

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 47

Artikel: Jean de Brogny : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l'ouvrage que nous annonçons, par exemple : c'est à côté de toutes les laideurs morales dont de nombreux et avides héritiers nous présentent le tableau, c'est la figure de ce vieux paysan dont la fortune est l'objet de tant de convoitises qui nous procure l'image de l'homme de bien, de celui qui, dans l'obscur sentier que lui a assigné la Providence, a combattu le bon combat et meurt sans crainte ou plutôt s'endort au Seigneur. C'est encore la douce figure de cette orpheline recueillie dans la maison du riche paysan et qui, seule héritière de ses biens, ne voit dans cette fortune que la mort de son bienfaiteur et un nouveau sujet de douleur.

Il y a encore un motif particulier qui nous fait parler de l'ouvrage déjà connu que nous recommandons aujourd'hui, c'est qu'il a été traduit par un homme sur qui la tombe s'est refermée trop tôt au gré de ses concitoyens, d'un homme dont la vie courte et cependant bien remplie laisse un souvenir qui se conservera intact, malgré les préoccupations fiévreuses de notre société si vite oublieuse hélas !... M. Aimé Steinlen comprenait le génie et les tendances de l'écrivain bernois, et la manière dont il rend traduites en français ces deux nouvelles indiquées plus haut en est la preuve.

A l'approche des longues soirées d'hiver, nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se procurer ce petit livre qu'on peut laisser impunément au coin du foyer à la disposition de tous. Il serait heureux de voir les volumes de ce genre plus recherchés et prendre un peu la place des nombreuses livraisons illustrées du roman français, reçues chez nous sans discernement et qui pour la plupart ne nourrissent ni le cœur, ni l'esprit, ni la raison.

H. R.

JEAN DE BROGNY.

Parmi les anciens monuments de Genève, on remarque l'église de la Madelaine. Elle ne se distingue point par sa belle architecture ; c'est un bâtiment simple et modeste, placé sur l'exiguë portion de terrain qui lui est laissée par les maisons environnantes. Ces maisons, presque aussi hautes que l'église, sont étroites et élevées, comme si elles s'étaient dressées sur la pointe des pieds pour égaler le temple. Elles ont au rez-de-chaussée de petites boutiques de fripiers humides et bourrées de marchandises de toute sorte, vêtements, ustensiles domestiques, etc., qui regorgent sur la place, tant elles se trouvent à l'étroit dans l'intérieur.

Il y eut une époque où ces maisons se couvraient de drapeaux et de guirlandes, où une allégresse générale régnait dans le quartier ; on y tirait des coups de fusil et même des feux d'artifice. C'était le jour de la Sainte-Madelaine.

Du temps où Genève était encore catholique, ce jour était une des grandes fêtes de la ville et république. Maintenant il n'y a plus que la population de ce quartier qui la célèbre, et surtout la jeunesse qui ne veut point se laisser enlever cette joyeuse soirée. La fête a naturellement beaucoup perdu de son éclat, il y a même à Genève une bonne partie de la population qui ne s'en aperçoit pas.

Le jour de la Madelaine, en 1562, toute la population genevoise

était sur pied pour admirer la grande procession qui sortait de cette église pour parcourir la ville avec ses bannières et ses crucifix d'argent, ses prêtres en grand costume, évêque en tête sous un magnifique dais en velours rouge et donnant sa bénédiction au peuple agenouillé sur son passage.

Dans les flots de la multitude accourue au passage du cortège, se trouvait un garçon de douze à quatorze ans. Il se mêlait avec crainte et curiosité aux masses du peuple, et se trouvait tout ébloui de l'éclat de la procession qui était pour lui chose toute nouvelle. A en juger à son costume, ce garçon venait de la campagne. Il n'avait point de souliers. On peut s'en passer sur la pelouse de verdure, mais sur les pavés durs et pointus du Genève d'alors, le manque de chaussure était désagréable, surtout au milieu d'une foule qui ne regarde point où elle pose le pied. Lors donc qu'un gros bourgeois appliquait ses grosses semelles ferrées sur le pied de l'enfant, celui-ci poussait un cri de douleur, et les larmes lui venaient aux yeux.

Néanmoins l'enfant suivit jusqu'au bout le cortège, non sans précaution, car dommage rend sage. Enfin la procession s'enroula dans le temple où elle était revenue suivie des fidèles, et notre jeune garçon, jugeant la partie trop périlleuse, resta dehors et se mit à examiner les guirlandes des maisons. Tout à coup ses yeux restèrent fixés sur un objet qui n'a rien d'extraordinaire sans doute, mais qui, dans sa position était d'un grand prix, c'était une paire de souliers en montre avec d'autres objets, derrière la fenêtre d'un revendeur. C'étaient de bons souliers à semelles neuves et bien ferrées, et qui lui parurent faits exprès pour lui. Le cœur lui battit vivement, et il se mit à regarder alternativement l'attrayante chaussure et ses pieds sanglants.

A la porte de la maison se trouvait un autre enfant, moitié plus jeune, habillé du costume de fête de l'époque, culotte blanche, veste bleue, et une grosse collerette empesée. Remarquant les pauvres pieds du petit campagnard et ses regards sur la paire de souliers, cet enfant comprit ce qui oppressait le cœur du jeune étranger. Il s'émut de pitié et résolut à l'instant même de lui venir en aide. Il appela le petit villageois, lui dit d'attendre, et court chercher son père auquel appartenait la boutique. Au bout d'un moment il revint avec ce dernier. « Vois, père ! » dit-il avec feu, « vois ce pauvre garçon aux pieds blessés et saignants, il n'a point de souliers à mettre comme toi et comme moi, c'est pourquoi il nous faut lui donner ceux qui sont là derrière la fenêtre. — Hoho, répondit le vieux monsieur, en souriant, donner, c'est bientôt dit. Pourquoi le devons-nous ? — Parce qu'il n'a point de souliers, et que ceux qui sont là dans la boutique ne servent à personne. — Eh bien ! par St-Nicolas ! tu feras un bon marchand, dit le père. Celui qui a besoin d'un objet l'achète, on ne fait pas autrement dans ce monde. — Mais quand on n'a point d'argent, comment acheter ? — Alors il faut en gagner, répondit le marchand, le gain est la chose principale, mon fils !

L'enfant regarda son père d'un air pensif.

— Tu as parfaitement raison, dit-il enfin, mais ce pauvre garçon n'est pas beaucoup plus âgé que moi, et je ne saurais vraiment pas comment faire pour gagner quelque chose, je suis encore trop petit, mais peut-être que ce garçon pourra se tirer d'affaire plus vite que moi si nous lui en fournissons les moyens.

(La suite prochainement.)

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.

Au magasin **MONNET**, place St. Laurent

Beau choix de photographies, cadres et albums. — Fournitures de bureaux et de dessin. — Cartons glacés pour lithographies. — Registres réglés, carnets de ménages, carnets de poche, buvards, etc.

Timbres - postes.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.